

Agnès Boixader

Bonjour et bienvenue à toutes et à tous.

Je suis frappée par le nombre d'enfants et de jeunes que nous avons ici aujourd'hui. J'imagine que certains des plus âgés qui ne sont pas encore arrivés sont en train de prendre leur petit-déjeuner. J'espère qu'ils nous rejoindront bientôt.

Tout d'abord, en faisant écho à Marina Garcés, qui a parlé de gratitude le premier jour, je voudrais adresser mes remerciements les plus sincères aux organisateurs et, en particulier, à ces deux merveilleuses femmes brésiliennes qui m'accompagnent aujourd'hui : Rosália Diogo et Angélica Dass.

Toutes deux ont vécu leur propre histoire sans se connaître, jusqu'à ce que leurs chemins se croisent à un moment donné. C'est ainsi que fonctionne l'histoire : des vies parallèles peuvent évoluer de manière radicalement différente et, un jour, se rencontrer. Et c'est précisément dans cette rencontre, dans ces retrouvailles dont Philippe Meirieu a également parlé, que peuvent naître de nouvelles relations et, probablement, de nouvelles expériences.

D'après ce que j'ai lu à leur sujet, ce que je connais de leurs parcours et les projets que j'ai pu découvrir, ce sont des femmes qui partagent nombre des préoccupations que j'ai moi aussi ressenties tout au long de ma vie. L'une d'elles est la nécessité de nous éduquer nous-mêmes.

Dans mon cas, cela a été compliqué, car ma famille n'avait pas suffisamment de ressources pour me permettre le luxe d'étudier. Mais nous avons réussi à rendre cela possible.

Ce sont également des femmes qui, comme moi, luttent pour la paix et pour la défense des droits humains. Des droits qui sont de plus en plus remis en question et qui sont, de plus en plus souvent, présentés comme quelque chose dont nous pourrions nous passer.

Mais je voudrais surtout dire aux jeunes qui sont ici : lisez la Déclaration universelle des droits de l'homme et vous verrez que nous ne pouvons renoncer à aucun de ces droits. Bien au contraire. Dans l'universalité dont Suleiman nous a également parlé l'autre jour, il doit y avoir une fraternité universelle.

Avant de commencer, j'aimerais parler d'éthique et d'esthétique.

Je ne sais pas si João Carlos est encore ici, mais j'ai beaucoup aimé son idée de l'éthique comme une relation entre une personne et une autre : une relation qui s'établit en se regardant, en apprenant à se connaître, en regardant l'autre dans les yeux et en écoutant sa demande ; en écoutant ce que cette personne nous demande à un moment donné et en y répondant.

Dans une relation éthique, nous avons donc l'obligation d'assumer la responsabilité d'apporter cette réponse, tout en sachant qu'elle ne sera probablement jamais totalement adéquate et que nous devons continuer à réfléchir aux autres réponses que nous pouvons apporter.

Si l'éducation est quelque chose, elle n'est pas simplement instruction ou endoctrinement. Elle est toujours une question d'éthique.

Et c'est l'éthique qui nous montre un chemin — un chemin, et non le seul — pour apprendre à aimer et à prendre nos responsabilités dans notre rencontre avec les autres.

Avec les autres et avec le monde, en comprenant que la nature et la culture coexistent dans le monde.

L'éthique nous permet de développer un sentiment d'appartenance sans aucune forme d'agression ou de violence envers les autres.

D'autre part, l'esthétique, dans ses différentes manifestations et formes — les arts visuels, la littérature, la musique, la photographie — sert de guide pour développer le goût et nous permet de sentir et de savoir que nous sommes libres, ou du moins d'avancer vers une liberté possible.

Le travail de ces deux femmes qui m'accompagnent aujourd'hui, aussi bien leur travail artistique que leurs recherches et leurs projets menés avec des personnes de différentes régions du monde, prend précisément en compte ces dimensions éthiques et esthétiques.

Lorsque quelqu'un faisait une bêtise, ma grand-mère disait souvent : « C'est de mauvais goût. »

Et elle avait raison : lorsque quelque chose fait du mal, c'est de mauvais goût, même si c'est bien plus que cela.

Permettez-moi de les présenter très brièvement.

Je commencerai par Rosália, qui parlera pendant dix minutes des projets qu'elle développe dans différentes régions du monde, notamment sur le continent africain et dans son propre pays, le Brésil.

Ensuite, je présenterai Angélica, qui nous parlera de ses propres projets.

En fonction du temps dont nous disposerons, nous pourrons leur poser quelques questions et entendre également leurs suggestions et leurs réflexions sur la ville éducatrice.

Je ne vais pas dire grand-chose sur Rosália car, comme toujours, vous trouverez de nombreuses informations à son sujet sur les réseaux sociaux. Je dirai simplement que ses principaux domaines d'intérêt sont le féminisme et le racisme. Et cela en dit déjà beaucoup.

Rosália analyse en détail la manière dont les médias abordent les discours racistes et étudie leur influence sur la construction de récits qui renforcent les stéréotypes et les préjugés.

Loin de contribuer à les déconstruire, elle explique que les médias finissent souvent par devenir un prétexte à leur diffusion et à leur enracinement dans la société.

Elle apporte une perspective scientifique aux problèmes qu'elle analyse et remet en question le mythe de la démocratie : une démocratie n'est pas véritablement démocratique si elle n'atteint pas tous les recoins de la société.

J'aimerais maintenant vous lire quelques-unes de ses paroles qui m'ont profondément marquée lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois :

« Je suis une femme noire. Toute ma famille est noire d'origine. Issue d'un milieu pauvre, je suis née dans une petite ville de l'intérieur de la région de Nanuque, dans l'État de Minas Gerais.

Mon enfance et mon adolescence ont été marquées par des actes de racisme extrêmement violents, des tentatives de déshumanisation et de discrédit.

J'ai grandi et je suis finalement arrivée à Belo Horizonte, où j'ai commencé à travailler, à la fois pour contribuer et pour protéger ma santé mentale. »

Lorsque je pense à ces paroles, je pense au nombre de personnes ici qui doivent elles aussi s'éloigner de la pauvreté et des lieux où elles vivent afin de protéger leur santé mentale et de se développer en tant qu'êtres humains.

Le Brésil a une très longue histoire d'esclavage, bien plus longue que la fausse impression créée par sa prétendue abolition.

Pendant près de quatre cents ans, des Africains et des personnes d'ascendance africaine ont été réduits en esclavage, et cela fait moins de cent quarante ans depuis la soi-disant abolition.

Et nous continuons à être discriminés, discrédités, niés, humiliés et déshumanisés, alors même que les personnes noires et métisses constituent la majorité de la population brésilienne.

Rosália, quand vous serez prête.

Rosália Diogo

Bonjour à toutes et à tous les participants à ce congrès.

Merci à mes collègues intervenantes et, tout particulièrement, à la professeure Agnès de modérer cette session.

Je voudrais également saluer Angélica Dass, que j'ai rencontrée récemment et avec qui j'ai depuis noué une amitié.

Je tiens à remercier les organisateurs de cet événement et à les féliciter pour l'ampleur et la profondeur du congrès et de son thème, pour sa structure, sa réflexion et les questions qui y sont abordées.

Je voudrais remercier tout particulièrement les membres du Comité scientifique et, notamment, la professeure et chère amie brésilienne Angélica Sátiro, philosophe et penseuse inventive.

C'est un honneur et une joie d'être ici.

Je constate qu'une grande partie du public est composée de femmes. Et je pense que nous ne serions rien si nous, les femmes, n'existions pas dans ce monde.

Ainsi, en saluant également les jeunes et les étudiants qui participent à ce congrès, j'aimerais partager un fragment d'un poème d'une femme noire brésilienne que j'admire énormément et dont le travail a voyagé à travers le monde : Conceição Evaristo.

Elle écrit :

« La nuit ne dort pas dans les yeux des femmes.
La lune, féminine, comme nous,
reste éveillée, attentive, gardienne de notre mémoire.
La nuit ne dort pas dans les yeux des femmes.
Il y a plus d'yeux que de sommeil. »

Nous sommes les femmes vigilantes et attentives qui appellent les hommes à se tenir à nos côtés à chaque instant, dans la recherche d'une démocratie effective et de l'égalité.

Dans mon pays, la violence contre les femmes augmente, en particulier la violence contre les femmes noires. Le féminicide progresse à un rythme alarmant au Brésil.

Nous avons besoin d'hommes lucides, sensibles et conscients pour déconstruire et mettre fin à cette effusion de sang, à ces assassinats de femmes noires.

Je me sens ici comme chez moi parce que je suis éducatrice et que je travaille dans la production culturelle. Je travaille donc avec l'éducation, avec la culture et avec les différentes dimensions de la ville.

Et celles et ceux qui participent à la lutte contre le racisme ont clairement besoin d'esprit critique et de créativité. Sans eux, nous n'avancerons pas.

Comme Agnès l'a très bien expliqué, je suis née dans une petite ville de l'intérieur de l'État où je vis, et je suis partie à la rencontre du monde à la recherche d'espaces et de lieux capables de m'accueillir avec dignité et respect, simplement parce que je suis un être humain.

Et ce que j'ai trouvé, non seulement au Brésil mais aussi dans d'autres endroits, c'est énormément de violence, d'hostilité et de tentatives de rabaisser nos capacités physiques et intellectuelles.

J'ai été profondément affectée par ce que j'ai vu à la télévision et dans les médias concernant ce que l'Espagne a fait subir à Vini Júnior.

Et, d'après ce que je vois, continue de lui faire subir.

Cela me fait peur de voir jusqu'où le racisme explicite et les processus de déshumanisation peuvent affecter certains des meilleurs joueurs de football du monde.

Je me suis demandé : « Et si j'allais dans ce pays et qu'on me frappait et me chassait ? Et si je subissais des violences physiques ou morales ? Ce pays est-il vraiment différent du mien, qui est tellement raciste ? »

Mais aujourd'hui, je suis ici, accueillie par ce congrès, entourée de personnes sensibles qui réfléchissent à la différence, qui pensent, qui se préoccupent des autres et qui travaillent à l'inclusion de la diversité.

Et c'est l'un des objectifs de ce congrès.

Nous sommes appelés à être créatifs et ingénieux et à parler précisément des processus qui tentent de nous rendre inégaux.

Nous sommes différents, oui, parce que chaque être humain possède sa propre manière d'agir, de penser, de se comporter et de pratiquer.

Mais cette société mondiale ne peut pas continuer à déshumaniser les autres en raison de leurs croyances, de leur genre ou de la couleur de leur peau.

Le professeur Tonucci a dit il y a peu quelque chose qui m'a beaucoup réjouie. Il a décrit une situation dans laquelle quelqu'un entre dans une salle de classe à la recherche d'un élève en particulier et, lorsque celui-ci est identifié, on dit : « C'est celui qui porte le maillot rouge. »

C'était un élève noir, si j'ai bien compris.

La couleur de peau de l'élève n'était pas ce qui comptait. On l'a identifié par les vêtements qu'il portait.

Au Brésil, et dans de nombreuses autres régions du monde où j'ai eu l'occasion de voyager, notre couleur de peau arrive avant nous.

La couleur de notre peau devient une raison de nous traiter de manière inhumaine et inégale, de nous exclure, de nous tenir à l'écart des processus d'égalité et de nous refuser le respect qui nous est dû en tant qu'êtres humains.

Et ce que nous faisons constamment, professeure Agnès, c'est précisément ce que vous venez de lire dans ma courte biographie.

Nous devons nous rappeler que l'Afrique est le berceau de l'humanité et que, par conséquent, nous sommes tous d'ascendance africaine.

Je crois que cela est désormais démontré.

Ce n'est pas seulement Rosália Diogo qui le dit. La science a démontré que l'Afrique est le berceau de l'humanité.

Comment des personnes d'ascendance africaine peuvent-elles exclure d'autres personnes d'ascendance africaine en raison de la nuance de leur peau ?

Cela n'a aucun sens. C'est irrationnel.

Et nous sommes là, dans ma vie quotidienne à Belo Horizonte, en Afrique, où que je sois, et aussi ici, dans ce congrès, pour proposer des réflexions qui constituent un contrepoint.

Je dis que je suis une femme africaine de la diaspora brésilienne et que ce corps qui est le mien a voyagé à travers différents endroits.

J'aimerais maintenant vous montrer quelques images de la Rue de l'Art.

Voici la Rue de l'Art à Maputo, la capitale du Mozambique. Là-bas, des personnes majoritairement noires créent des formes d'expression de leur identité à travers des représentations dans les rues de la ville.

Elles transforment le quartier grâce à cette Rue de l'Art et le remplissent d'éléments liés à leur identité africaine.

Voici le modèle de Maputo, au Mozambique.

J'aimerais également vous montrer la Rue de l'Art d'un autre pays africain que j'ai visité le mois dernier : le Cap-Vert.

Voici sa capitale, Praia.

Il y a également une Rue de l'Art, avec une galerie créée par un artiste, parce que de nombreux artistes se voient refuser un espace digne où développer et présenter leur travail artistique.

Nous ne voulons pas créer de ghettos.

Nous voulons être avec tout le monde, femmes et hommes, et montrer notre talent.

Belo Horizonte, Casa Viva, Éducation et Culture, est le nom de cette école primaire destinée aux enfants de six à quatorze ans.

Sur le mur de l'école figure une phrase que je trouve très significative :

« Il est impossible de comprendre le Brésil sans connaître l'Afrique. »

Je suis entièrement d'accord.

Je publie au Brésil un magazine également présent sur les réseaux sociaux : le magazine Cangerê. Il est né d'un projet que j'ai découvert en 2014, lorsque je réalisais mes recherches postdoctorales ici, à Barcelone.

Cette expérience, qui a inspiré le magazine Cangerê, était le magazine Crear Mundos, créé avec Helike Sátiro.

Lorsque je suis rentrée au Brésil, je me suis dit : « Créons un magazine dans lequel nous pourrions soulever nos propres questions et donner de la visibilité à l'art et à la culture noirs et africains. »

C'est ainsi qu'est né Cangerê.

Voici la première couverture.

Nous avons maintenant Paulina Chiziane, une grande intellectuelle mozambicaine dont j'ai eu la joie et l'honneur d'étudier le travail pour ma thèse de doctorat, en le comparant à celui de notre écrivaine brésilienne Conceição Evaristo.

Paulina Chiziane a reçu le prix Camões de littérature en 2021, l'un des prix littéraires les plus importants au monde.

Avant elle, notre cher Chico Buarque de Holanda l'avait reçu.

Voici une autre édition de notre magazine Cangerê.

J'ai l'honneur et la joie d'être ici avec le prince Eixodá à Luanda, la capitale de l'Angola.

Dans ma main, je tiens précisément le numéro de Cangerê que je viens de vous montrer.

Ainsi, lorsque nous parlons de vie intellectuelle noire, de vie intellectuelle africaine, d'art africain et de culture africaine, nous parlons également de tout cela au Brésil.

Je suis également fière et heureuse d'avoir visité sept pays africains et de m'identifier pleinement à ce qui y a été créé : à leur vie intellectuelle, à leur désir de reconnaissance, aux pays africains et à leurs populations, à leurs artistes et à leurs penseurs.

Ces villes africaines ont laissé leur empreinte sur moi, tout comme nous essayons de faire de même au Brésil.

Comme le propose ce congrès, les arts et les cultures doivent également être présents dans les rues.

À Praia, la capitale du Cap-Vert, la Rampe des Poètes, au centre de la ville, nous parle de cette vie intellectuelle africaine qui éduque à travers les rues. Il en va de même pour la fresque que l'on trouve dans les rues de la capitale cap-verdienne.

« Mon pays est une chanson. »

La musique, la littérature et les arts visuels se trouvent dans les galeries et les écoles, mais ils sont également dans les rues.

Regardez ce mur.

C'est pour cela que j'avais tellement envie d'être à ce congrès.

Mon temps est presque écoulé. J'ai vu quelque chose dans cet espace qui, je crois, parle également de l'importance d'être dans la rue.

Et voilà.

Pardonnez-moi d'avoir dépassé un peu le temps imparti. Je voulais simplement expliquer à quel point je ressens fortement le lien entre ce que nous faisons, cette ville et ce congrès.

Agnès Boixader

Merci beaucoup.

Rosalía nous a montré différentes manières dont les citoyens peuvent revendiquer et transformer l'espace urbain.

Sans suggérer que tout ce qu'elle nous a expliqué puisse être directement transposé à Granollers, nous pouvons certainement comprendre comment cela peut nous inspirer.

Et remarquez comment elle nous a parlé à travers la poésie, l'art, la nécessité d'embrasser la différence et la reconnaissance du fait que, d'une manière ou d'une autre, nous partageons tous des ancêtres communs.

Je voudrais maintenant vous présenter Angélica Dass.

Angélica est elle aussi brésilienne, même si elle travaille en Espagne depuis de nombreuses années.

Vous pouvez consulter son projet Humanae. J'imagine qu'elle parlera également de Lucy et de ce que Rosalía vient déjà d'évoquer.

Pour la présenter, et comme je l'ai fait avec Rosalía, j'aimerais lire un passage que j'ai entendu il y a quelques années dans une vidéo sur YouTube et que j'ai trouvé fascinant.

Elle demande de quelle couleur est le crayon « couleur chair ».

Blanc ? Noir ? Violet ? Jaune ?

« Je suis née dans une famille très colorée. Mon père avait la couleur d'un chocolat très foncé. »

Je vais m'arrêter là, car j'imagine qu'elle développera cette idée et je trouve qu'elle est magnifique.

À partir de maintenant, lorsque nous demanderons à quelqu'un de prendre le crayon couleur chair et qu'il nous donnera le noir, il ne pourra plus donner la même réponse.

À vous.

Angélica Dass

C'est exactement comme cela que j'allais commencer à nouveau.

Je ne sais pas si certains d'entre vous ont déjà entendu cette histoire, mais je décris toujours ma famille de la même manière. Certains d'entre vous l'entendent donc peut-être une nouvelle fois.

Mais cela me plaît. C'est une célébration, une manière d'entrer dans ce projet et de l'expliquer.

Car, effectivement, je suis née dans une famille très colorée.

Mon père est le fils d'une femme qui lui a donné une couleur chocolat très foncée.

Mon père a été adopté par les personnes que je connais comme mes grands-parents.

La matriarche, ma grand-mère, avait une peau rose porcelaine et des cheveux couleur coton.

Mon grand-père était un mélange de yaourt, de vanille et de fraise, tout comme mon oncle et mon cousin.

Ma mère, Canela, est la fille d'une femme descendante de peuples autochtones, un mélange d'avoine et de miel.

Ma mère a deux sœurs : l'une a la couleur du cacao torréfié et l'autre, qui a été adoptée, la couleur d'un pastel.

Et mon grand-père : café au lait, avec beaucoup de café et beaucoup de caractère.

En grandissant dans cette famille, la couleur n'a évidemment jamais eu d'importance pour moi. Mais en dehors de la maison, les choses étaient différentes dès mon plus jeune âge.

Comme nous l'avons entendu Rosalia parler du Brésil, ceux qui ont été libérés en 1888 ont continué à servir les autres tout au long du XXe siècle et, aujourd'hui, au XXIe siècle, nous pouvons encore parler de cette histoire.

Ce projet est né au sein de cette famille très colorée, mais je n'ai jamais compris pourquoi nous classions les êtres humains comme blancs, violets, noirs ou jaunes et que nous associions ces catégories au concept de race.

Je dis toujours que j'ai commencé à prendre des photographies après trente ans, mais j'ai commencé à réfléchir à tout cela lorsque j'avais l'âge de certains des élèves avec lesquels je travaille aujourd'hui.

Je n'ai jamais compris le jour où mon enseignante m'a montré un crayon rose et l'a appelé « couleur chair ».

Évidemment, ce n'était pas la mienne.

Ce travail est également né parce que je vivais ici. J'ai épousé un Espagnol, l'un de ces hommes roses qui passent cinq minutes au soleil et deviennent violets comme une crevette.

Croyez-moi : on me demandait souvent de quelle couleur serait mon enfant.

Pour moi, ce n'était pas important, mais cela semblait avoir beaucoup d'importance pour tout le monde.

J'ai donc décidé de montrer comment je vois ma famille, ce qui est également la manière dont je vois le monde.

Je prends une photographie sur fond blanc, je prélève un carré de onze sur onze dans la couleur du nez de la personne, je peins l'arrière-plan et je cherche la couleur correspondante dans ce langage des couleurs que nous appelons Pantone.

Et, pour rendre l'idée claire, si je parle de bleu, de quel bleu est-ce que je parle ?

Du bleu du ciel, de la mer ou d'un papillon ?

Dans ce langage des couleurs, il existe d'innombrables références pour le noir et différentes références pour le blanc.

Voici le spoiler : évidemment, je n'ai trouvé aucun être humain qui corresponde exactement à l'une ou l'autre de ces deux couleurs.

La réflexion qui se trouve derrière ce travail consiste précisément à nous demander pourquoi nous nous réduisons de cette manière.

Comme vous pouvez le voir, toutes les couleurs du projet tiennent dans ma crèche.

Voici mon père. Je sais déjà à quoi je ressemblerai lorsque je serai plus âgée. Et voici ma grand-mère.

Cela aide à expliquer pourquoi je fais ce que je fais et comment je vois ce qui existe au sein de ma propre famille.

Le projet commence dans cet espace : la galerie, le musée. Sur l'image, je vois des personnes qui observent, ce qui est généralement ce qui se passe dans les expositions.

Mais, au Largo da Vinci, à Milan, le projet se trouve à l'intérieur du département de génétique, parce que, d'une certaine manière, c'est précisément de cela que nous parlons.

J'adore les musées scientifiques parce qu'on y comprend clairement que je ne raconte plus simplement l'histoire de ma famille.

J'aimerais ici vous lire un texte qui accompagne cette photographie :

« Yeux, peau, peau. Nous, les êtres humains, sommes merveilleusement colorés, mais la couleur de la peau a été utilisée pour diviser les personnes en races, et les idées sur la race ont longtemps été utilisées pour justifier le génocide, la ségrégation et la discrimination.

Mais, comme l'a dit Rosalia, nous sommes génétiquement identiques à 99,9 %.

Toutes les personnes présentes dans cette salle partagent les mêmes ancêtres anciens et, évidemment, appartiennent à la même espèce. »

C'est pourquoi j'aime tellement la version actuelle de ce musée, l'American Museum of Natural History de New York. Au centre se trouve Lucy, cet australopithèque qui nous relie tous, et, à l'arrière-plan, vous pouvez voir ce mur rempli de couleurs.

Mais je dois dire qu'ici, nous sommes dans une ville éducatrice et que mon endroit préféré est précisément la rue.

Comme vous pouvez le voir, en occupant l'espace public dans différentes parties du monde.

Parce que cela arrive, n'est-ce pas ? Il y a des jeunes qui se cherchent et qui parlent de leur propre identité. Et il y a aussi cet homme qui, souvent, ne pense pas avoir sa place dans le White Cube, dans le musée, mais qui fait lui aussi partie de la conversation.

Quelques chiffres concernant ce projet : j'ai près de cinq mille portraits provenant de vingt pays et de trente-neuf villes du monde entier.

D'Addis-Abeba, en Éthiopie, à Daegu, en Corée du Sud. Dans les Amériques, des États-Unis, du Mexique et du Canada au Brésil, en Argentine, au Chili et en Équateur. Et également dans de nombreux endroits d'Europe.

Mais l'information la plus importante que vous trouverez peut-être dans ces photographies est précisément l'absence d'information.

Vous ne savez pas qui est pauvre ou riche, qui est immigré ou ne l'est pas, ni où j'ai pris chaque photographie.

Toute information que vous ajoutez à ces images — et je suis désolée de le dire — appartient uniquement à vos stéréotypes.

Que se passe-t-il lorsque nous agissons de cette manière ?

J'ai des portraits pris à Paris, au siège de l'UNESCO, ainsi que de personnes sans domicile.

J'ai travaillé avec des écoles à Rio de Janeiro, dans des favelas, et également en Suisse.

Avec des personnes ayant toutes sortes de capacités différentes. Et ici, en Espagne, j'ai beaucoup travaillé avec l'ONCE.

Toutes ces personnes ont volontairement contribué à créer cette mosaïque.

Et cela arrive souvent, n'est-ce pas ?

Vous pouvez voir que, par paires, elles ont exactement la même couleur, mais certains d'entre nous les considéreraient probablement comme appartenant à des races différentes.

Il est évident que le concept est une construction sociale.

Et, si c'est une construction sociale, nous pouvons la déconstruire.

C'est pourquoi je sors du mur du musée.

C'est précisément une partie de ce que nous avons fait ici.

Nous utilisons les couleurs primaires, le blanc et le noir, afin que les élèves puissent créer leur propre couleur.

Et, soit dit en passant, il n'est pas nécessaire d'acheter des kits de couleurs de la diversité. Ce n'est rien de plus qu'une tentative de commercialiser un sujet.

Nous utilisons les couleurs primaires, le blanc et le noir, qui semblent magiques aux enfants lorsque la couleur de la peau apparaît à partir de couleurs qui ne semblent pas humaines.

Nous mélangeons le violet et le vert — le vert étant composé de jaune et de bleu — et nous obtenons du brun.

Et à partir de ce brun, nous sommes capables de créer absolument toutes les nuances.

Pour moi, ce brun est important parce qu'il célèbre cette première famille d'Homo sapiens qui a migré du continent africain.

Je ne sais pas s'ils étaient à la recherche d'aventure ou d'une vie meilleure.

Ce que je sais, c'est que nous sommes tous ici grâce à cette famille.

Il est très important que les élèves comprennent que nous partons tous de la même matière et que le résultat final sera unique et différent pour chacun d'entre eux.

Vous pouvez voir ici le processus.

J'aime également beaucoup le fait que nous passions par les mêmes couleurs avant d'arriver à notre propre couleur.

Leurs œuvres d'art sont beaucoup plus intéressantes que tout ce que je pourrais jamais réaliser.

Et je tiens à insister sur un point : lorsque je parle de diversité, je ne parle pas de la quantité de mélanine que nous avons dans notre peau.

Par exemple, dans ce groupe d'élèves, j'ai travaillé avec des élèves sourds, et il y avait également un élève autiste, parce que je travaille avec différentes capacités.

Je voudrais tout particulièrement mettre en avant ce projet réalisé dans une école de République tchèque, où nous avons formé quarante-huit élèves afin qu'ils deviennent des multiplicateurs.

Le défi consistait à travailler avec de nombreux élèves blancs et roses, parmi lesquels, en théorie, il n'y aurait pas beaucoup de diversité entre les couleurs que nous allions peindre.

Mais regardez ceci : peut-être que l'information la plus importante était que la seule chose véritablement blanche était le papier sur lequel nous peignons.

C'est une construction sociale.

Le problème ne réside pas dans les mots « blanc » ou « noir », mais dans les adjectifs que nous associons à ce qui est blanc et à ce qui est noir.

Ces quarante-huit élèves ont réalisé le travail avec 2 500 élèves de la région de Moravie.

L'idée était de parler des générations futures, de la manière dont elles feront les choses et, comme les participants à notre congrès, ces élèves ont été les leaders dans le développement du projet.

Comme vous pouvez le voir, l'objectif est qu'ils sortent dans la rue et enseignent.

Dans ce cas, cela s'est déroulé pendant la Semaine de l'éducation artistique au Chili. Soixante-quinze mille élèves de tout le pays, de tous les âges, ont participé en créant des autoportraits inspirés de Humanae et en les emmenant dans la rue pour leur donner de la visibilité.

Et enfin, nous arrivons à Granollers. J'ai presque terminé.

J'étais ici en octobre dernier pour former quatre-vingt-dix multiplicateurs.

Ce sont eux qui ont donné vie à ces autoportraits, venus de différents quartiers et secteurs de la ville.

J'ai eu l'honneur d'accompagner ce processus, comme vous pouvez également le voir sur Instagram, car la plus belle chose a été qu'ils m'ont partagé tout ce qui se passait en chemin.

Vous pouvez voir ici quelques images de la manière dont ils ont occupé collectivement l'espace public avec ces autoportraits, et même comment ils ont trouvé des moyens créatifs de faire connaître le projet à des personnes qui ne sont pas encore familiarisées avec le concept de race, comme les tissus que nous avons trouvés dans une école de petite enfance.

C'est une manière de montrer que nous vivons dans un monde plein de couleurs, même lorsque ce concept n'est pas encore compris.

Ou encore les photographies d'enfants à la recherche de plantes en céramique, ce que nous faisons lorsqu'ils sont encore trop jeunes pour réaliser un autoportrait.

Je dois donc dire que je suis très heureuse d'avoir découvert ce travail et très fière de ce que nous avons réalisé.

Et voici une partie de ce qui se trouve désormais dans la rue.

Je ne pourrai jamais représenter les huit milliards de personnes qui habitent la planète. Mais sans éducation, je ne pourrai jamais les atteindre.

Et pardonnez-moi de devenir un peu émue, car ceci, par exemple, est un cadeau qu'une petite fille m'a apporté ce matin : ma mini-moi.

Elle a cherché qui j'étais, découvert ma couleur Pantone et créé une version de moi.

Je dois dire que ce que j'ai reçu et ce que je ramène chez moi, rempli d'amour, c'est précisément cela : l'amour que Granollers m'a donné.

Je ne peux pas inventer une machine à remonter le temps pour retourner auprès de mes camarades de classe, mais, avec l'aide des enseignants, nous pouvons transformer l'expérience afin qu'aucun autre enfant n'ait à vivre les expériences négatives que j'ai vécues à l'école et qui, en fin de compte, m'ont conduite à créer des œuvres comme celle-ci.

Merci beaucoup et pardonnez-moi d'avoir dépassé le temps qui m'était imparti.

Agnès Boixader

Remarquez comment ce que nous faisons consiste, d'une certaine manière, à franchir la dimension du temps.

Nous avons parlé tout à l'heure du fait que, pour penser — et pas simplement pour développer l'esprit critique — nous avons besoin de temps.

Je pense que chacune des deux expériences qu'elles nous ont présentées permet à toutes les personnes présentes ici de réfléchir, de chercher des façons de les imiter, de s'en inspirer ou même de faire quelque chose de radicalement différent, mais en prenant comme point de départ ce qu'elles nous ont expliqué.

Tout cela poursuit un objectif : transformer la ville.

D'une certaine manière, le projet d'Angélica comme les projets de Rosalia sont des projets qui construisent des ponts.

John Powell nous a parlé de la nécessité de construire des ponts : des ponts simples et complexes, petits et grands, fragiles et solides.

Et ce qu'elles nous ont expliqué sont précisément des manières de construire ces ponts.

J'aimerais maintenant vous poser à toutes les deux quelques questions, même si nous avons peu de temps, car je pourrais discuter avec vous pendant des heures.

Rosalia, dans vos recherches, vous parlez de pathologies, des pathologies qui touchent la société brésilienne et qui, si je comprends bien, ne sont pas propres au Brésil mais affectent malheureusement les sociétés du monde entier.

Vous parlez de racisme, de lesbophobie, de transphobie, de classisme et aussi du fait que notre société n'a pas conscience — et c'est là le grand danger — de ces pathologies.

Lorsque nous n'avons pas conscience d'une maladie, nous nous comportons comme quelqu'un qui n'a pas besoin d'aller chez le médecin parce qu'il ne reconnaît pas qu'il est malade. Et bien que la maladie existe, si elle n'est pas prise en charge, elle peut finir par s'aggraver.

La société fonctionne exactement de la même manière.

Elle ne sait pas — parce qu'elle choisit de ne pas savoir — quelles sont les pathologies dont elle souffre.

Je voudrais donc vous demander à toutes les deux : comment pouvons-nous, depuis la ville, rendre ces pathologies visibles sans les aggraver, mais au contraire contribuer à les réduire ? Comment pouvons-nous montrer nos peurs, qui nous empêchent si souvent d'embrasser la différence ?

Quand vous serez prêtes.

Angélica Dass

La réponse se trouve peut-être dans la ville, parce que l'école appartient à la ville, et aussi dans la communauté, en créant des espaces de dialogue au sein de l'éducation.

Dans de nombreux cas, le travail se concentre sur les filles, mais surtout, je pense qu'il doit se concentrer sur les enseignants.

Peut-être que ce que j'essaie de faire avec mon travail, de manière générale, c'est créer des miroirs avec des choses qui, en théorie, sont très différentes.

Comme nous l'avons entendu à d'autres moments, j'essaie de trouver ces nœuds, ces points que nous avons en commun.

Je pense que la manière de créer ce moment de dialogue et de reconnaître la maladie consiste, littéralement, à placer ce miroir devant nous.

Dans mon cas, je le fais à travers ma pratique, à travers l'enseignement : en montrant des récits, en essayant d'élargir ce que nous croyons être le monde, son univers et son histoire — des choses que nous pensons souvent n'appartenir qu'à nous — et en cherchant des moyens d'ouvrir cette perspective.

Agnès Boixader

Le problème, me semble-t-il — et je vais vous retourner la question — est que l'école est, après tout, et c'est vrai, une représentation de la société. Mais très souvent, ce qui se passe à l'école n'atteint pas la rue.

Dans ce cas, ce que vous avez fait avec les élèves à Hanoï est devenu visible dans la rue. Mais ma question est de savoir dans quelle mesure les citoyens perçoivent le travail réalisé à l'école.

Angélica Dass

Je vais insister sur cet outil, car l'une des choses que je fais toujours avec ces projets est de demander aux écoles s'il existe un avant et un après dans ce qui se passe en leur sein.

Parce que c'est là la question : est-ce que ce que je fais fonctionne ou pas ?

L'une des réponses que je reçois est : « Dans ma classe, plus personne ne parle de couleur chair et, si quelqu'un le fait, les élèves eux-mêmes le corrigent. »

Une mère est venue demander ce qui s'était passé en classe parce que son fils était rentré à la maison en la corrigeant lorsqu'elle avait dit qu'un vêtement était couleur chair.

Lorsque vous donnez à un enfant des arguments qui lui permettent de réfléchir — nous parlons ici d'esprit critique — et de rentrer chez lui pour poursuivre cette réflexion, je pense que nous créons

précisément le lien entre ce qui se passe dans la rue, en dehors de l'établissement éducatif, et ce qui se passe à l'intérieur.

Rosália Diogo

Je dis depuis longtemps que le Brésil, la société brésilienne, souffre de plusieurs maladies.

Je pourrais en citer quelques-unes : c'est un pays homophobe, transphobe, raciste, sexiste et patriarcal.

Le Brésil est le pays où le plus grand nombre de personnes trans sont assassinées dans le monde.

La population noire constitue la plus grande partie de la société brésilienne, et le Brésil possède la deuxième plus grande population noire du monde, après le Nigeria, sur le continent africain.

Il est absurde de voir jusqu'à quel point nous sommes discriminés et jusqu'à quel point la structure sociale brésilienne privilégie, embrasse et promeut une culture enracinée en Europe et en Amérique du Nord, en niant la possibilité d'une perspective afrocentrée — c'est-à-dire de placer notre culture et notre art au centre en tant que forces capables de proposer et de créer.

C'est pourquoi je crois que des mouvements comme celui-ci, dans lesquels nous parlons et débattons de ces questions et présentons des exemples et des pratiques de racisme, deviennent également des formes de dénonciation.

Être présent dans les écoles est fondamental.

Tout comme écrire, car j'écris et je suis également une intellectuelle.

Notre chère Márcia Tiburi l'a mentionné précédemment.

Au Brésil, nous avons par exemple Eliane Brum, mais nous avons encore une structure dans laquelle de nombreuses personnes ne reconnaissent pas la contribution intellectuelle des femmes noires.

Je suis moi aussi une intellectuelle. Je veux le dire clairement aux personnes présentes ici.

À l'écrivaine Conceição Evaristo, qui représente le Brésil dans de nombreuses régions du monde, on pose des questions telles que : « Est-ce que vous dansez ? »

Et elle répond : « Je peux danser ? Mais je suis aussi une intellectuelle. »

Je pense que ces moments nous permettent de déconstruire notre compréhension de ce que nous faisons, de notre potentiel et de nos capacités.

Ce sont des moments comme ceux-ci, des congrès comme celui-ci, nos espaces d'écoute et nos visites dans les écoles qui peuvent contribuer à déconstruire le mythe de la démocratie.

Parce que les gens disent : « Nous sommes tous égaux, personne ne discrimine personne. »

Et ce n'est pas vrai.

Ce que nous voyons parmi les populations noires en Espagne, en France ou en Angleterre, dans les périphéries, dans les services et les professions marginalisés, parmi les personnes venues du continent africain qui sont attaquées ici, des personnes dont la citoyenneté même est remise en question...

Nous ne pouvons pas considérer cela comme normal.

Nous devons le dénoncer.

Agnès Boixader

D'une certaine manière, vous dites que nous, hommes et femmes européens et blancs, manquons également de courage pour dénoncer systématiquement ces situations.

Nous manquons de courage, de détermination et de cette nécessité d'écrire, de dessiner, de manifester et, parfois, de désobéir afin de transformer cette société, qui est fondamentalement capitaliste et patriarcale et souvent homophobe envers certaines minorités.

Est-ce que nous, Européens et Blancs, devons être plus courageux, même si, en tant que femme blanche, je reconnais que je ne le suis pas toujours ?

Devons-nous être plus courageux lorsqu'il s'agit de dénoncer ces situations, notamment pour ceux d'entre nous qui sont habitués à vivre confortablement sans regarder ce qui se passe dans les périphéries de nos villes ?

Angélica Dass

Je crois que, dans le monde dans lequel nous vivons, chacun, absolument chacun, peut et doit utiliser sa position de privilège — liée au genre, aux minorités auxquelles nous appartenons et au pouvoir économique que nous possédons — pour dénoncer l'injustice et essayer de construire la société égalitaire, juste et démocratique que nous voulons.

Absolument tout le monde.

Rosália Diogo

Oui, je suis d'accord. Je suis d'accord avec votre réflexion.

Je la comprends comme une provocation adressée à notre pensée.

Après tout, nous parlons d'une lutte pour les privilèges, pour la progression sociale et aussi, ou surtout, pour le pouvoir économique.

Lorsque nous parlons de la société brésilienne ou d'autres sociétés dites périphériques — qui, pour moi, sont le centre, puisque le continent africain est, en réalité, le centre — nous parlons d'une lutte qui est normalement menée par des hommes blancs qui se présentent socialement comme hétérosexuels.

Le fait de ne pas reconnaître la culture d'origine africaine, notre culture et notre art signifie symboliquement dire que nous sommes ceux qui détiennent le pouvoir, parce que c'est la culture européenne ou américaine qui fixe les règles du monde.

« C'est nous qui détenons le savoir. »

« C'est nous qui vous offrons une partie de notre savoir. »

Et ce n'est pas vrai.

Ce savoir vient d'Afrique, d'Égypte, de tant de pays africains, d'Éthiopie.

Il existe un déni de notre potentiel, et ce déni est appris.

Peu de gens parlent de Sheikhan Tadjopi, mais ils parlent d'Aristote.

Alors, comment cette sélection s'est-elle faite ? Quels livres avons-nous choisi d'étudier ? Quelles formes de savoir avons-nous décidé de considérer comme dignes d'être étudiées ?

Cette lutte est présente dans tous les domaines de la connaissance et dans tous les secteurs de la société.

Il n'est pas facile d'être une femme noire.

Lorsque les femmes blanches sont descendues dans la rue pour lutter pour la création de la Journée internationale des femmes, le 8 mars, et pour l'égalité des conditions, nous, les femmes noires, étions au fond de la cuisine, à cuisiner et à laver les vêtements de ces femmes.

C'est pourquoi il nous est difficile aujourd'hui de ne pas affirmer notre statut d'intellectuelles, parce que cette société ne reconnaît toujours pas notre contribution intellectuelle.

La lutte est constante.

Agnès Boixader

Il n'est pas facile d'être une femme noire. Il n'est pas facile d'être pauvre. Il n'est pas facile d'être gay. Il n'est pas facile de vivre l'une ou l'autre de ces réalités que certaines personnes considèrent comme des anomalies.

Mais ma question reste la même et continue de me préoccuper.

Je regarde le public et je ne sais pas quelle couleur Pantone apparaîtrait, mais lorsque je pense à la ville de Granollers, je constate que les périphéries, ici aussi, sont sous-représentées.

La question reste donc la même : comment atteindre les citoyens à travers la ville ?

Comment atteindre celles et ceux qui vivent en périphérie et qui ont rarement l'occasion de participer, parfois parce qu'ils ne savent même pas qu'ils le peuvent ?

Je ne parle pas uniquement d'événements comme celui-ci, mais des nombreuses autres activités qui peuvent avoir lieu dans la ville.

Et, si vous êtes d'accord, je pense que cela nous conduit vers la fin.

Angélica Dass

J'aimerais ajouter quelque chose.

Dans de nombreux projets artistiques, je dois réfléchir au moment de la journée auquel je peux organiser des activités afin que quelqu'un qui travaille de huit heures du matin à huit heures du soir, qui a des enfants à la maison et qui arrive à peine à les aider à faire leurs devoirs, puisse participer.

Je reste optimiste car, même si je n'ai peut-être pas vu la diversité au premier plan, je l'ai vue parmi les élèves.

Je pense que c'est le point fondamental. C'est pourquoi mon espoir continue de résider dans l'éducation, dans ces conversations que nous pouvons avoir et dans ces espaces.

L'école, n'est-ce pas ? Si nous suivons votre raisonnement, nous devons fermer l'école.

Pourquoi ?

Pour que l'éducation puisse passer dans la rue et que les enfants puissent y jouer.

Je suis convaincue que, dans le futur... Du moins, c'est ainsi que je vois les choses : ce n'est pas une course de cent mètres, mais un marathon.

J'aime courir.

Alors je continue à courir vers une ligne d'arrivée qui est très loin, et nous verrons quand je l'atteindrai.

Je ne pourrai probablement pas voir les bénéfices ni récolter les fruits des graines que je plante, même si ce processus m'émeut et me procure beaucoup de plaisir.

Mais ce n'est pas grave.

Je continuerai à planter des graines.

Un arbre finira bien par pousser.

Rosália Diogo

Pour conclure, je vois Albert là-bas et je pense qu'il veut nous dire quelque chose sur la poursuite du processus.

Je voudrais vous remercier une nouvelle fois pour cette invitation.

Félicitations au Comité scientifique pour le choix du thème et du lieu.

Je vois cette ville de Granollers comme une ville qui éduque également de manière très forte à travers ses rues.

Je voudrais remercier tout particulièrement les jeunes participants au congrès d'être ici.

Et quelle merveille que les enfants puissent apprendre dès leur plus jeune âge que nous devons réfléchir à l'inclusion et la mettre en pratique.

Nous sommes des personnes qui faisons partie d'un processus de non-inclusion.

Nous sommes ici pour promouvoir le mouvement inverse et construire une société véritablement équitable.

Il ne peut pas y avoir de démocratie avec autant d'inégalités.

Nous sommes engagés dans un exercice démocratique, mais nous avons encore un long chemin à parcourir avant d'atteindre ce niveau de maturité.

Merci beaucoup pour cette invitation et merci à toutes et à tous d'être ici et de nous écouter.

J'espère que nous pourrions créer d'autres espaces, de très nombreux espaces, dans de nombreux autres lieux, afin de poursuivre notre processus éducatif.

Merci beaucoup.

Agnès Boixader

Arrêtons-nous ici, en exprimant une nouvelle fois notre immense gratitude à Angélica et à Rosalia pour avoir partagé leurs projets avec nous.

Nous espérons qu'à partir d'ici, à partir de la force qui pourra émerger de ce Congrès international et, comme l'a dit Pablo Sendra l'autre jour, nous pourrions progressivement construire des quartiers

qui soient véritablement les nôtres, qui relient le centre et la périphérie de manière beaucoup plus efficace et permettent également à ces zones périphériques de devenir des espaces centraux.

Et que nous puissions, comme le dit le titre de la conversation que ces deux femmes ont partagée avec nous, embrasser la différence.

Merci beaucoup.